

l'atelier des artistes en exil

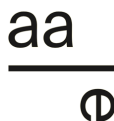
Constitué en janvier 2017 et actif depuis l'été 2017, l'atelier des artistes en exil a pour mission d'accompagner les artistes en exil sur le territoire français, quelques soient les raisons qui les ont poussés à quitter leur pays. Situé à Paris, l'aa-e offre un lieu de travail (ateliers, studios, salle de montage) et du matériel, des possibilités de bourses et de résidences, un accompagnement artistique, un suivi administratif, social et thérapeutique, une école de français avec une programme ciblé (« apprendre le français par l'art ») et un site internet quadrilingue pensée comme une base de référencement (aa-e.org).

L'aa-e couvre un champ artistique étendu : littérature, spectacle vivant (danse, théâtre, musique), arts visuels (arts plastiques, photographie, vidéo, performance), film, architecture, stylisme. Il compte à ce jour 250 membres originaires de plus de 45 pays, dont 25% sont des femmes. L'aa-e est une interface de ressources pour des programmations d'événements artistiques à la demande ou des ateliers de médiation culturelle. Depuis novembre 2017, l'aa-e organise avec des lieux franciliens partenaires son propre festival annuel et gratuit, Visions d'exil, s'attachant à sensibiliser le public le plus large aux problématiques de l'exil et à en déconstruire les idées reçues. L'aa-e reçoit des financements publics et privés, le soutien du réseau professionnel et de la société civile.

La SACD soutient l'atelier des artistes en exil

5 premières bourses SACD de 3000 euros ont été accordées à des auteurs, membres de l'atelier des artistes en exil dans les domaines de la danse, du théâtre, de l'animation, du film de fiction et de la série TV. Elles ont permis aux auteurs de se consacrer à l'écriture de leur projet et de lâcher prise face à un réel parfois paralysant. Elles ont contribué à remettre en mouvement un processus artistique parfois mise à mal par l'expérience traumatique et l'exil de leurs auteurs.

- 1/ **Nidal Abdo** / Danse / Syrie-Palestine-Ukraine
- 2/ **Aram Taştekin** / Théâtre / Kurdistan turc
- 3/ **Sameh Saad** / Animation / Syrie-Palestine
- 4/ **Fadi Idris** / Film de fiction / Palestine
- 5/ **Fabrice Kalonji** / Série TV / République démocratique du Congo



1/ Danse / **Nidal Abdo** / Syrie-Palestine-Ukraine *Et si demain* (pièce pour 4 danseurs)

Né en 1989 à Yarmouk en Syrie, **Nidal Abdo** est palestino-syro-ukrai-nien. Il débute très jeune le ballet à l'Institut théâtral de Damas puis à l'Enana Ballet Academy, avant d'intégrer les spectacles et les tournées de l'Enana Dance Theater. Il danse pour les Ballets Caracalla de Beyrouth (classique, Martha Graham et oriental) sur les plus grandes scènes du monde. Il enseigne aux petits et aux grands le modern jazz, le caracalla et le dabkeh. Contraint de s'installer en France en 2016, il travaille à ses propres projets et avec Thierry Thieû Niang. Il est membre de l'atelier des artistes en exil depuis 2017.

Objectif et bilan : développer l'écriture d'un spectacle chorégraphique pour 4 danseurs durant des résidences avec l'ensemble des interprètes (atelier des artistes en exil, Centre national de la danse). Le spectacle a été présenté à plusieurs reprises à l'Institut du monde arabe (mars 2019), au Ramallah contemporary dance festival (avril 2019), aux Rencontres de Carthage (juin 2019) et au Napoli Teatro festival (juin 2019). Une autre phase d'écriture se réalisera en résidence à La Pratique Vatan du 25 au 30 novembre 2019.

Le projet : Une pièce pensée comme une catharsis pour exprimer ce qui souffre à l'intérieur de nous, ce dont nous ne pouvons pas toujours parler, parce que trop intime, trop sensible ou tout simplement parce les mots manquent. La pièce réunit quatre interprètes, tous partis de Syrie et dispersés en Europe, et emprunte aux danses traditionnelles, classique et contemporaine, orientale et occidentale. Quel que soit le pays où elle prend corps, la guerre l'imprime en profondeur. Brusque ou latente, sa résonance bouleverse des trajectoires, des identités, des appartenances jusqu'aux temporalités. Pourquoi moi, pourquoi nous, pourquoi l'Homme ? Vivre non pas seulement « après », mais « avec » ce flot de questions laissées sans réponse, dans un difficile équilibre entre mélancolie et soif d'avenir. Une course effrénée après un passé qui n'existe déjà plus, un passé à la fois chéri et honni.

2/ Théâtre / **Aram Taştekin** / Kurdistan turc

Le port du Kurdistan

Né en 1988 en Diyarbakir au Kurdistan turc, **Aram Taştekin** est dramaturge et comédien. Diplômé de la faculté de théâtre de l'université Salahaddin d'Hewlêr au Kurdistan irakien, il enseigne l'art dramatique, joue pour le théâtre, le cinéma et la TV. Formé à l'art thérapie, il se spécialise dans l'enseignement du théâtre pour les enfants. En 2016, il est directeur des affaires culturelles de la ville de Lice et réalise un film, Kevir, sur la « guerre de Sur ». Fin 2017, il fuit en France où il obtient l'asile politique. Il assiste Peter Brook Marie-Hélène Estienne sur Why au Théâtre des Bouffes du Nord. Il étudie le théâtre à Paris 8 et le kurde à l'INALCO. Il est membre de l'atelier des artistes en exil depuis 2017.

Objectif et Bilan : Écrire un monodrame sur sa propre vie avant son départ de Turquie et depuis son arrivée en France, dans une langue qui conserve une oralité palpable. Porter son monodrame à la scène en l'interprétant lui-même avec la complicité d'Elie Gilou et de Noémie Régnaut et en compagnie d'un musicien multi-instrumentiste. La première sera présentée le 16 novembre 2019 à 19h dans le cadre du festival Visions d'exil à la cité internationale des arts - Site de Montmartre durant une soirée consacrée à l'art kurde en exil, permettant à l'auteur d'éprouver son texte en public.

Le projet : Puisant dans les traditions des dengbejs – les chanteurs-conteurs traditionnels kurdes – et dans les techniques théâtrales contemporaines, Aram Taştekin saute à pieds joints dans une langue qu'il parle depuis peu, le français. Il invite son auditoire à voyager dans son histoire : son enfance dans les montagnes du Kurdistan, sa vie d'artiste antimilitariste dans un pays en guerre et ses premiers moments en France. Pour lui qui se débat entre le kurde interdit et le turc imposé, le français est une langue avec laquelle il a la liberté de s'exprimer et de jouer.

3/ Animation / Sameh Saad / Syrie-Palestine et Diala Brisly / Syrie / C'est une... ? (6 min)

Né en 1991 à Damas en Syrie, d'origine palestinienne, **Sameh Saad** est un artiste numérique. Il travaille dans le domaine du cinéma d'animation (2D et 3D), au titre de consultant mais aussi de réalisateur de films. Il s'interroge sur la manière dont l'animation peut être intégré dans le processus éducatif et développe de nombreux projets en direction du jeune public. Il est également architecte d'intérieur. Il transite par le Liban, avant d'arriver en France en 2017 et fait partie du Programme d'étudiants invités de l'ENSAD. Il est membre de l'atelier des artistes en exil depuis 2017.

Née en 1980 au Koweït de parents syriens, **Diala Brisly** grandit à Damas. Artiste visuelle, elle débute dans le dessin d'animation pour la chaîne syrienne Spaceton. Artiste engagée, elle s'oppose à la dérive politique de son pays et s'illustre par une œuvre en soutien à la grève de la faim des femmes de la prison d'Adra, entraînant la libération de 23 détenues. Elle se consacre aux enfants victimes de la guerre en Syrie et ailleurs, menant depuis 2014 des projets artistiques dans les camps de réfugiés et centres d'éducation alternative. Elle se réfugie en France en 2015, où elle bénéficie d'une bourse Nora. Elle illustre des livres pour enfants. Elle est membre de l'atelier des artistes en exil depuis 2018.

Objectif et Bilan : Il s'agit d'aborder la question des enfants traumatisés par les guerres et des troubles comportementaux dont ils sont atteints. Comment rendre de la vie d'un «enfant réfugié» après la guerre. Comment pouvons-nous adapter notre cerveau et notre façon de vivre après avoir quitté les lieux et les personnes que nous aimons ? Certains détails ne peuvent être expliqués ni par la narration ni par la photographie. Le storyboard et le scénario sont écrits, le style d'animation a été défini. Le projet est à la recherche d'une maison de production pour passer à sa phase de réalisation. L'auteur a changé de co-auteur durant le processus d'écriture, changeant de fait l'histoire mais pas sa volonté première d'écrire un film sur les enfants de la guerre.

Le projet : Le film prend ancrage sur une histoire qui a eu lieu il y a quelques années à Damas au début de la révolution, quand de nombreuses familles ont commencé à fuir les zones de conflit pour se rendre à Damas. Des gens se sont portés volontaires pour offrir leur aide. Alors qu'un jour, un musicien était venu joué de la guitare pour des enfants, l'un d'eux a vraiment pensé que la guitare était une arme. L'enfant a été conduit chez un thérapeute qui l'a aidé à reprendre son calme et à retrouver la raison. Dans le film il s'agit d'une mère et de son enfant sortis faire des courses au marché le dimanche, mais l'enfant est rattrapé par ses souvenirs qui le déconnectent de la réalité et le font basculer dans son imaginaire.

La technique d'animation principale sera celle du papier découpé (paper cut ou cut-out), les différents plans seront dessinés et animés en studio avec des rajouts en animation numérique.

4/ Film de fiction / **Fadi Idriss** / Palestine *Younis et Amira*, court-métrage (15 min)

Né en 1993 à Bethléem en Palestine, **Fadi Idriss** est réalisateur. Il étudie la réalisation de films documentaires à l'Université de la culture et des arts de Dar Alkamina. Il tourne 15 courts-métrages pour Vision (TV). Son film *Six Fingers* remporte le Prix du public de la 3e édition du Festival Ciné-Palestine à Paris en 2017, où il arrive en 2017. Il tourne de nombreux portraits d'artistes pour l'atelier des artistes en exil et termine un court-métrage sur les bédouins palestiniens, *La Veine de la vie*. Il réalise un film sur Alpha Daigne pour le Centre Pompidou (*Témoigner de la « jungle »*, 2019-2020). Membre de l'atelier des artistes en exil depuis 2018.

Objectif et bilan : écrire le scénario d'un film sur un couple piégé dans un huit clos malgré lui, en raison du conflit israélo-palestinien. Le couple ne peut plus sortir de son habitation et règle ses comptes, faisant sortir de lui tout ce qui y est enfoui. La situation extérieure gagne le monde intérieur et finit par le ronger. Le scénario est achevé, l'auteur cherche un producteur.

Le projet : La disparition d'un soldat israélien sert de prétexte à l'encerclement du camp de Dheisheh à Bethléem, mettant un couple, Younis et Amira, face à toutes les épreuves qu'ils ont traversés ensemble. Coincé par le siège, entre les 4 murs de leur chambre et de leur cuisine, le couple se déchire, convoquant des séquences douloureuses de leur vie. Le couple finit par apprendre quelques jours plus tard à la radio que le soldat avait disparu de lui-même, voulant fuir sa petite amie.

Il s'agit de donner corps au huit-clos avec une bande sonore omniprésente afin de faire vivre un monde extérieur jamais révélé à l'image. Pour rendre compte d'un temps suspendu et de la situation d'enfermement, la caméra suivra les deux personnages dans la durée, avec des mouvements lents et des valeurs de plans moyens ou rapprochés.

5/ Série TV / **Fabrice Kalonji** / République démocratique du Congo / *Entre cousins* (20 épisodes 26 min)

Né en 1986 à Kinshasa en République Démocratique du Congo, **Fabrice Kalonji** Mbikayi rejoint la compagnie de théâtre les Bégarts en 2008 où il se forme et entame une carrière de comédien, auteur et réalisateur. Consacrant son art à son engagement, malgré la censure et la répression, son théâtre et ses films n'ont de cesse de dénoncer les conditions de vie, les exactions et l'impunité du pouvoir en place. En 2017, arrêté puis torturé, il s'évade pour échapper à l'exécution capitale et rejoint la France. Il participe à la soirée Dire l'exil au Palais de la Porte Dorée dans le cadre du festival Visions d'exil 2018. Il est membre de l'atelier des artistes en exil depuis 2018.

Objectif et bilan : Écrire une série TV en 20 épisodes de 26', en jouant sur les ressorts comiques de la tragédie au quotidien des migrants qui, quand ils quittent leur pays, partent à la conquête du monde. Toute la série se passe dans un immeuble à Paris et tourne autour de la vie de cet immeuble où des migrants vivent clandestinement. Une première version de la série est achevée. Elle a fait l'objet d'un pitch à Séries séries en juillet 2019 et est à la recherche de ses producteurs.

Le projet : Roger, un jeune étudiant kinois loue un appartement dans l'immeuble de Maman Day, propriétaire veuve et arrogante, assoiffée d'argent, connue de ses locataires. Elle interdit la surpopulation dans ses logements, au risque d'une augmentation immédiate de loyer. Soudain, les trois cousins de Roger débarquent dans son appartement, chacun à son tour, avec l'objectif d'y rester et de s'y investir. Momo débarque du village, il est en ville pour ses études supérieures en construction mécanique. Lem's arrive des Etats-Unis, il crée une boîte de production de musique et de cinéma dans l'appartement. Ling Ling vient de Chine et ouvre un centre de cours de mandarin dans l'appartement. L'appartement se transforme en centre commercial, tous les cousins y vivent, sans que Maman Day, la propriétaire le sache... La série sera filmée en intérieur dans un décor unique, reposera sur des dialogues rythmés et acérés, une succession de situations improbables et un mode jeu sobre et naturaliste.

NOUVELLES BOURSES SACD

- 1/ Danse / **Daouda Nganga** / Congo Brazzaville
- 2/ Théâtre / **Suleyman Bah** / Guinée Conakry
- 3/ Film de fiction / **Mohammad Hijazi** / Syrie

1/ Danse / **Daouda Nganga** / Congo Brazzaville *Corps en transe, solo*

Né en 1982 à Brazzaville au Congo, **Daouda Nganga** est attiré par la danse depuis tout petit. Il se forme à l'afro-tradî contemporaine auprès de Chrysogone Diangouaya et de Serge Bissadissi. Son passage par le Benin, le Burkina Faso, le Mali et le Sénégal suscite des rencontres artistiques, avec notamment Martha Zepietowska (Siddhartha). Avec la danseuse Mbarou Ndiaye il fonde la compagnie Sara, dont la création Symbiose est présentée à l'Institut français de Dakar et Afrik'A'wa à Paris. En France depuis 2016, il anime de nombreux ateliers et travaille avec Thierry Thieû Niang sur Va-voir là-bas si j'y suis, et auprès de Judith Depaule sur Disparu·e·s. Il est membre de l'atelier des artistes en exil depuis 2018.

Objectif : écriture au long cours d'un solo de danse autour de la transe, de communion par la danse entre son interprète, le public et le cosmos, pour se libérer du poids des peurs et des angoisses. Pour ce faire, le chorégraphe emprunte aux traditions spirituelles de dialogue avec les esprits et les ancêtres des royaumes kongo et mandingue, élabore au gré de ses rencontres en Afrique et en France une écriture résolument contemporaine. Il cherche un état de conscience jubilatoire où, enfin relié à l'univers, il peut accéder à une exaltation existentielle.

La pièce est présentée au Festival Visions d'exil au Palais de la Porte Dorée – Musée national de l'histoire de l'immigration (1er novembre 2019) et à La Dynamo de Banlieues Bleues (29 novembre 2019), ainsi qu'au LACC – musée de Dunkerque (1er décembre 2019) et un extrait au Regard du Cygne (7 novembre 2019).

2/ Théâtre / **Suleyman Bah** / Guinée Conakry

Chemins de proie(s)

Né en 1973 à Conakry en Guinée, **Suleyman Bah** alias Soulay Thiâ'nguel est docteur en sciences de l'information et de la communication de l'université Lumière Lyon 2 et licencié en journalisme de l'université de Conakry. Il mène de front une carrière artistique, journalistique, politique et de consultant en communication. Il débute le théâtre au lycée en fondant la troupe Djibril Tamsir Niane dont il est administrateur et comédien, avant de passer à la mise en scène et à l'écriture théâtrale. Après avoir vécu longtemps en France, il est désormais interdit de séjour dans son pays. Il est membre de l'atelier des artistes en exil depuis 2018.

Objectif : Terminer l'écriture d'une pièce pour 3 personnage sur la question du viol, montée par l'auteur a présentée durant la saison Africa 2020.

Le texte est pensé comme chasse à l'expiation où chaque personnage croit traquer alors que lui-même est traqué. La pièce souhaite aborder la question de la limite entre justice et vengeance, des circonstances, des raisons qui font basculer l'homme au monstre, de la part de lumière et d'ombre qu'il y a en chacun, le tout avec un défi central : dire l'indicible sans prononcer le mot auquel il renvoie.

« Pour protéger ce qu'ils ont de plus intime, deux coffrets de naissance sont offerts aux filles et un au garçon avec une clé. Et voilà qu'une maladie se déclare : des hommes se mettent à forcer les coffrets d'autres hommes, de femmes et d'enfants. Pendant cette épidémie, Diata est témoin du forçage du coffret de son père et du kidnapping de son frère. Malgré les stigmates de cette agression, elle se lance à la poursuite des criminels avec l'intention de venger son père et libérer son frère. Au cours de son aventure, elle croise une Ballal... »

3/ Film de fiction / **Mohammad Hijazi** / Syrie *Ci et ça*, 15 min

Né en 1988 à Damas en Syrie, **Mohammad Hijazi** s'adonne au montage vidéo, aux effets visuels 2D et 3D, au graphisme animé et aux formats courts. Au début de la révolution syrienne, il s'investit dans l'aide humanitaire et des actions médiatiques contre le régime. Enfermé trois mois en 2012, à sa libération il part pour le Qatar. Après la Jordanie et le Liban, il rejoint la Turquie où il est superviseur de post production, producteur et directeur artistique. Il arrive en France en 2017 et intègre l'atelier des artistes en exil. Membre d'Art Cube, collectif de vidéastes syriens, il présente un film dans les Vitrines du Ministère de la Culture, à Syrien n'est fait #3, travaille avec le chorégraphe Taigue Ahmed.

Objectif : faire un court-métrage de fiction sur la censure et le pouvoir qu'exerce la société sur les individus, les assignant un rôle et limitant leurs opinions. Le contrôle social et politique est matérialisé par l'objet caméra à qui le film s'efforce de donner une existence physique. Les images de fiction sont accompagnées d'animation et d'effets spéciaux.

Le héros fuit la caméra qui le traque et surveille chacun de ses gestes. Il tombe dans un trou noir, se réveille et se croit délivré de son cauchemar, mais la caméra est là, elle le guette et suit le moindre de ses déplacements. Il essaie en vain de s'en débarrasser, jusqu'à ce qu'il l'attrape et lui branche un écran sur lequel il se met à suivre ses propres expressions et mouvements.

L'hommage de **Fernando Arrabal** aux artistes en exil

Quand j'ai quitté mon pays...

En proie à un profond chagrin, j'ai été plusieurs fois au bord des larmes dans le wagon qui m'emmenait à Paris il y a presque soixante-dix ans. Cependant, le 11 décembre 1955, je ne m'imaginai pas, comme je le fais aujourd'hui, seulement exilé à titre provisoire. Avec quelle surprise ai-je été envahi (avec un soupçon d'irrationalité) d'une excitation tissée d'effroi mais mâtinée d'espoir.

Il y avait tellement d'Espagnols qui, se mordant les pieds, se sont lancés dans un voyage de migrants exilés ou vice-versa.

L'historien nous a consacré un chapitre, le sociologue un pamphlet, Kundera un roman et le très populaire, à ce moment-là, Juanito Valderrama, una copla :

Cuando salí de mi tierra

volví la cara llorando

porque lo que más quería

atrás me lo iba dejando...

Quand j'ai quitté mon pays

J'ai tourné la tête, en pleurs

car ce que j'aimais le plus

je le laissais peu à peu derrière moi...

D'éminents compatriotes couverts de corolles et de couronnes ont également traversé la frontière pour ne plus jamais revenir. Mais nous ne savons rien de ce moment crucial de leur vie. Ils ne l'ont jamais évoqué, pour ne pas rappeler les morsures des épines et du feu ?

Juan Luis Vives a franchi définitivement les Pyrénées en 1509, abandonnant son inoubliable et tant aimée Valence pour ne plus jamais revenir. Comme le ferait Picasso quatre-cents ans plus tard. Saint Ignace lui-même, né au château de Loyola, s'en vint à Paris en 1536. Comme Juan Gris l'a fait au début du XXe siècle pour mourir définitivement exilé et invisible dans une banlieue parisienne.

Avec quelle euphorie ai-je senti dans le train que mes racines se changeaient en jambes sans plâtre. Mes séquelles et tares de surdoué m'empêchaient de croire à l'aventure étriquée.

Mais avec quelle frivolité et phosphorescence, en plein compartiment, je fus pris d'une envie de rire en pensant à la stupeur de mon sous-chef de Papelera Española SA. Avec son intuition vertigineuse, Rimbaud a immortalisé ce genre de fonctionnaire souffrant en le nommant assis. La veille, et je crois à juste titre, cet employé exemplaire m'avait envoyé travailler, pour toujours, dans un service misérable qu'on avait baptisé Sibérie.

Et soudain j'ai senti la brûlure de ce rire avorté qui, s'il avait jailli tout fumant, aurait eu un arrière-goût de vengeance : cette stupidité centrifuge et monstrueuse (jusque dans ses interstices) que je n'ai jamais tentée, même à l'occasion...

L'innocence et le scepticisme avaient rongé mon ambition depuis que, jouant à cache-cache avec les petits écoliers enseignés par l'inoubliable mère Mercedes, j'avais atteint l'âge de raison. Homère avait noté : Celui qui traverse les mers change de ciel mais pas d'esprit.

À la suite de mon exil mon activité n'a pas du tout changé. Pour être plus précis: elle a évolué comme la couleur de mes yeux ou mon rhésus B négatif. Seule a varié une circonstance (et ses écailles) peu significative «en profondeur» (comme disent les scaphandriers et certains psychiatres): le ressac et la répercussion immédiate de mes écrits.

Écrire permet de ne pas se laisser asphyxier par la cendre frémissante de la réalité même s'il faut pour cela souffrir inévitablement.

Je n'ai jamais abandonné la terre ferme de l'espagnol, bien que la plupart de mes premiers éditeurs semblent généralement des échelons étrangers, et qu'une partie importante de mes poèmes, de mon théâtre et de mes romans soit comme irisée par la langue française.

Même ceux qui se sont définitivement exilés ont extrêmement goûté la première cuisine de leur existence grâce à ce muscle, corps et organe appelé langue. Grâce également à elle et avec la même fermeté, l'exilé choisit celle dans laquelle il écrit ou avec laquelle il s'exprime avec le plus grand soin dans le «vis-à-vis» du délire et de l'amour. Il faudrait analyser pourquoi, dans ces cas extrêmes, nous agissons sans ambiguïté (comme aurait dit Montaigne), sans équivoque (comme le proposaient les Grecs), sans confusion (comme nous l'avons dit dans le mouvement panique), sans indétermination (selon la formule des physiciens quantiques) ou sans exception (comme l'enseigne la Pataphysique).

Les œuvres des exilés, contrairement à ce que leurs compatriotes censeurs imaginent avec la poussière de leurs pierres, sont des baumes injectés de poison. Dans mon cas, je me sens si inférieur à chacun de mes écrits car, s'il semble facile de les plagier dans la nuit étoilée, mes maladresses sont inimitables.

L'agnostique que je crois être aujourd'hui aspire à devenir saint en exil ; quand je vois que l'indétermination ne peut dégénérer en autisme ou en folie... amère victoire qui permet d'obtenir la certitude gravée dans le volcan. Le pire n'est pas toujours sûr, a prédit Calderón, tandis que le bouffon de son Fils du Soleil reconnaît qu'il était idiot, mais que ce qu'il a vu l'a rendu deux fois plus idiot.

En exil, j'ai croisé tant de saintes. En raison de ma situation, j'ai apprécié la présence des justes, parmi lesquels Beckett, Dalí, Topor, Duchamp, Kundera et les deux arrabeaux ? (comme nous avait nommés André Breton)... aujourd'hui sept. J'ai aussi rencontré des compatriotes anonymes qui me fascinent sur le chemin de la montagne sacrée: ils maintiennent que le désespoir, même dans la tempête ou derrière les barreaux, est un manque de talent, d'imagination, de goût ou de bonté.

Les trois écrivains exilés, «avec qui j'ai tant aimé», Beckett, Canetti et Gao donnent tout son éclat au Nobel, terni par la cohorte des tyrannophiles. Le reflux des idées de Nietzsche et de Marx semble traîner derrière lui les tapis râpés et les vitrines fêlées des militants de ceci et de cela.

La modernité telles des fleurs ou des épines du no mans'land, est-elle venue vers moi ou suis-je allé vers elle à cause de mon exil ? La pataphysique m'éclaire en tant que science des exceptions, des épiphénomènes et des solutions imaginaires. Le panique m'étonne toujours par sa lucidité. Comme la poésie «beatnik» : même défunts, Kerouac, Andy Warhol et Ginsberg jouent toujours d'une flûte de soie et de zéphir. Pendant trois ans au café surréaliste de Paris, j'ai fait l'école buissonnière, parrainée par la plus inspiratrice des vaches sacrées. Je n'ai pas participé à un nid d'intolérance ou d'intelligence, mais à un îlot de beauté et d'amour. Il était évident une fois de plus que l'amour est en contradiction avec la liberté. Le surréalisme n'aurait probablement pas existé sans ce duo d'exilés de la Plaza del Potro de Cordoue: Maïmonide et Averroès. À la mort des Titans, certains ont cessé de croire aux avenir radieux, mais se sont mis à militer pour n'importe quoi et se sont détournés de l'Eden des nuances.

Il ne semble pas qu'un changement substantiel puisse être observé dans mes écrits après mes contacts avec les «avant-gardes» et leurs enseignes tressées de ronces. La tuberculose et son corollaire de sanatoriums, de délices et d'opérations ont laissé de plus grandes traces et d'arcs-en-ciel dans mon corps et dans mon esprit.

En exil, la science et l'art font le lien entre l'esprit et la beauté. Serait-il excessif de dire que précisément l'art et la science n'ont nul besoin 'd'assis' mais de saints... plutôt même que de révolutionnaires ou de réformateurs avec leurs plants tirés au cordeau ?

L'exilé peut être confiné comme une chauve-souris ... pour écrire comme un aigle royal. Avec talent, il utilise tout ce dont il se souvient, et avec génie tout ce qu'il oublie. Grâce à cela, il espère se libérer de la dégradante obligation d'être un artiste de son temps.

L'art pour l'exilé c'est la patrie qui l'accompagne. L'amour charnel ne l'émeut que lorsqu'il est peint comme désastreux ou maladroit. L'exilé n'est pas suspendu au désir stupide de provoquer. La provocation surgit, imprévisible, comme le succès ou l'amour.

C'est en exil qu'il est le plus facile de se passer du bonheur. L'histoire, plus que le fait, répercute son écho dans la légende. Mais chaque époque se nourrit d'illusions pour ne pas mettre un linceul au présent. Puissé-je jouir toujours de cette immense aurore et de cette patineuse nommée théâtre et poésie !

Dans le wagon qui m'emmenait en exil, je me suis souvenu (comme d'une phrase musicale lorsque je joue aux échecs), d'un passage de la lettre de Schrödinger à Einstein. Et aussi de son célèbre chat. Comme j'aurais aimé miauler avec lui... En même temps dans mon pays natal et loin de lui.